

Février 2025 / N° 185 / Metro 7,90€ - CH 13,40CHF

# TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture

## GUILLAUME BRESSION LE SACRE D'UN PRODIGE DE LA PEINTURE

L 13691 - 185 - F: 7,90 € - RD



### LIVRE

Nathalie Azoulai, le roman  
de l'après-7 octobre

### SCÈNE

*Jules César*, quand Shakespeare  
nous parle de Trump

### ART

Salon de Montrouge, plein feux  
sur la nouvelle création



NICK DOYLE

BUSINESS, PLEASURE,  
PRESSURE, RELEASE

FEBRUARY 1 — MARCH 8, 2025

PERROTIN PARIS





## Pierre Assouline, « Israël est moralement brisé »

PAR VINCENT JAURY

**I**l se passe quelque chose d'étrange depuis le 7 octobre. On comprend plus que jamais qu'un livre peut être politique sans l'être réellement. À lire le livre poignant de Pierre Assouline, *L'annonce*, chez Gallimard, c'est la première réflexion qui vient. À travers sa propre histoire, celle d'un jeune homme parti de Paris comme volontaire en Israël, en 1973, pendant la guerre du Kippour, puis 50 ans plus tard, après le 7 octobre, Assouline nous raconte Israël. De l'intérieur, par une histoire d'amour, avec Esther, par des amitiés et des inimitiés, par Leonard Cohen, son héros venu faire une tournée improvisée pour aider les soldats de Tsahal, en 1973. Ce geste même de description, propre à la littérature, s'avère politique : Israël existe, vit, palpite, dans ses contradictions, pénible, émouvant, meurtri et beau. *L'annonce* est le premier roman français qui évoque Israël depuis le 7 octobre, après celui d'Azoulay qui racontait dans ses *Vies de Théo* (entretien en p.22) les répercussions du 7 octobre à Paris. Assouline dresse un portrait personnel d'Israël, l'air de dire : Israël n'est pas cet abominable pays, caricaturé, vilipendé, censé être dominateur et sûr de lui-même. C'est en filigrane, la grande force de ce roman : proposer un autre récit, on dirait dans le jargon politique un autre « narratif ». Comme le dit si justement l'avocat François Zimmeray, il y aura dans les années, les décennies à venir, un combat de récits, une lutte à mort sur la manière de raconter ce conflit depuis le 7 octobre, et Assouline y participe, à sa manière, subtile et autobiographique.

La première partie est menée tambour battant par l'écrivain, comme il sait si bien le faire, factuel, simple, efficace, pudique. Des pages intéressantes sur la jeunesse de l'auteur. À Paris, les années où il s'engage après 68 dans un mouvement étudiant sioniste, Cless, émanation d'HaAvoda, proche du parti travailliste israélien. Assouline se plonge alors dans les grands textes du sionisme, de Herzl, de Borochoy, de Katznelson et apprend même des techniques de combat sur le modèle de Max Nordeau, « Le judaïsme du muscle ». Puis l'annonce (la première d'une série qui justifie le titre) de l'attaque arabe le jour de la guerre du Kippour, alors qu'il est avec sa famille sur les bancs de sa synagogue, (une vraie scène de film) et que la rumeur enfle que quelque chose de grave s'est passée ; la décision de partir comme volontaire. Ils ne seront que 170 juifs français sur 600 000 à prendre l'avion pour Tel Aviv. Il raconte ensuite l'arrivée dans son Moshav, Aharon Al Tsadikim, (scènes comiques avec

les dindons dont il est en charge) ; sa rencontre lors d'une partie d'échecs avec Esther, un premier amour radieux, à Jérusalem, où le narrateur, Raphaël, étouffe de tant de spiritualité.

L'arrivée en Israël est jugée rétrospectivement heureuse par l'auteur : « Le sentiment d'incomplétude qui me trottait dans la tête avait disparu et avec lui, mes maux. Étrangement, nous nous sentions plus en sécurité dans un Israël en guerre que dans une France en paix. »

Tout l'enchantement ou presque, le narrateur Raphaël, malgré la guerre, les discussions infinies avec ses amis, sous influence du Pilpul (discussions pointilleuses tal-mudiques), et Leonard Cohen, qu'il rêve de rencontrer. Un soleil, celui des 20 ans de l'auteur, le plus bel âge de la vie selon Assouline, plane sur la terre promise. Un soleil teinté d'ombres cependant, comme ces passages émouvants, où Esther « annonce » aux parents la mauvaise nouvelle de la mort des fils au combat. Assouline prend le temps, en romancier, de décrire ces scènes déchirantes : « Ils vivaient, écrit Assouline à propos des parents, désormais, ils se contenteront d'exister. » L'auteur pense à la solitude des parents d'Israël.

Si la première partie du livre est dans l'ensemble lumineuse, la deuxième apparaît crépusculaire. Dans un jeu de symétrie, le narrateur apprend le 7 octobre par la radio. Il est stupéfait, devant ce « pogrom », ce qu'il appelle « la Nuit de Cristal en plein jour-mais en pire ». Un « lâcher de fauves » ajoute-t-il.

Cinquante ans plus tard, le narrateur décide de se rendre sur place. Point de soleil en Israël, le temps s'est gâté. Assouline se fait alors chroniqueur des temps présents. D'une société moribonde. Où les gencives saignent, les dents se fissurent, les mâchoires se bloquent. Voilà ce qu'il voit l'Assouline se faisant Tintin ou Joseph Kessel. Où l'on se tatoue, massivement, *Tribe of Nova*, comme les numéros sur les bras d'Auschwitz. Des pensées sombres traversent le narrateur, pourtant porté à la mesure, aux blagues désamorçant la tentation tragique. Il imagine la destruction d'Israël, et dans le même mouvement, des juifs du monde entier. Le narrateur conclut : « le Hamas a gagné la guerre, Israël est moralement brisé. » Dans un autre jeu de symétrie, enfin, au détour d'une partie d'échecs, le narrateur revoit Esther, qu'il n'a plus vue depuis son voyage en 1973. L'on s'interroge alors sur le pacte autobiographique que l'auteur a scellé avec le lecteur : le livre n'est-il pas une autobiographie très romancée ?

Une dernière annonce clôt le livre, bouleversante.





P. 22  
NATHALIE AZOULAI



P. 50  
GUILLAUME BRESSON



P. 80  
ARTHUR NAUZYCIEL

# SOMMAIRE

## N°185 FÉVRIER 2025

- 03 Edito général
- 06 J'ai pris un verre avec **Diana Filippova**
- 08 Coup de gueule
- 10 Chronique Débat ouvert de **Nathan Devers**
- 12 Chronique Lecture vagabonde d'**Omar Youssef Souleimane**
- 14 Chronique B.D par T.H de **Tewfik Hakem**
- 16 Un livre, un politique
- 18 En coulisse

### Page 20 | LITTÉRATURE

- 20 Edito livre
- 22 L'interview On a longuement rencontré la romancière **Nathalie Azoulai** qui publie *Toutes les vies de Théo*, chez P.O.L. Notre Prix **Transfuge de l'hiver 2025**
- 30 Cahier **Rentrée littéraire d'hiver**
- 42 Dans la bibliothèque d'**Eric Neuhoﬀ**
- 44 Polar, Poche
- 46 Reportage **Fondation Jan Michalski**

### Page 48 | ART

- 48 Édito art
- 50 L'interview Plongée dans l'univers fascinant de **Guillaume Bresson**, jeune peintre ultra talentueux invité du **château de Versailles**
- 58 Enquête **Le Salon de Montrouge** dans tous ses éclats créatifs.
- 60 Expos
- 63 Galeries
- 72 Design
- 73 Art Livres
- 74 Art Enchères
- 76 Trois Révélation

### Page 78 | SCÈNE

- 78 Edito Scène
- 80 Interview Rencontre avec **Arthur Nauzyciel** qui reprend *Julius Caesar*, spectacle extraordinaire interprété par des acteurs de l'American Repertory Theater de Boston.
- 88 Critiques théâtre, danse, musique
- 106 En répétition avec **Tiphaine Raffier** qui nous offre sa lecture des *Dialogues des Carmélites* à l'Opéra de Rouen.
- 108 Révélation
- 110 Je n'aurais rien fait sans eux... Le chorégraphe **Angelin Preljocaj**, qui présente notamment *Requiem*, nous confie ses influences majeures.
- 112 Disques, festival

### Page 114 | CINÉMA

- 114 Edito ciné
- 116 Cahier critiques
- 118 Ressortie salle : **Robert Bresson**
- 120 Livre

122 En route ! Va devant !



**Exposition  
11 février  
– 22 juin  
2025**

# Objets en question

*Archéologie,*  
*ethnologie,*  
*avant-garde*





PAR FABRICE GAIGNAULT  
PHOTO EDOUARD MONFRAIS-ALBERTINI

**L**e Café Léa est situé dans le V<sup>e</sup>, ce bel endormi parisien chez lequel il m'arrive si rarement d'aller parce que la ville est séparée par un Mur de Berlin liquide qui s'appelle la Seine. Habiter la fourmillante et coruscante rive Droite implique, pour en franchir la frontière invisible avec l'autre bord, un laisser-passer mental parfois difficile à obtenir de soi-même. Soudain, sur place, tout un monde surgit dont j'avais oublié l'existence, celui des cafés d'étudiants, des premières amours, des après-midi d'hiver à refaire le monde, serrés en bandes sur quelques banquettes en moleskine. Le Café Léa joua ce rôle – pas si lointain – dans l'existence de la romancière Diana Filippova. Qui est Diana Filippova ? Je répète à l'envi ce patronyme parce qu'il sonne si bien. Diana Filippova est une âme sincère et rieuse abritée dans un corps de sexe féminin que je mets quelques secondes à reconnaître dans l'assemblée pléthorique du Café Léa. Que font ces gens de tout âge à picoler et blablater en ce milieu d'après-midi ? Travaillent-ils ? À leur façon, sans doute, à refaire le monde sûrement. Un monde dans

A chaque rendez-vous pour cette chronique, où le sort heureux veut que je rencontre plutôt des femmes, je me fais l'effet d'un membre de Tinder, quelque peu balbutiant et intimidé devant une belle inconnue. Le *match-making* est Dieu Merci, sans enjeu ici ou alors : vendre son livre. Mais non, ce serait trop simple. Diana Filippova n'a rien à vendre, puisque j'ai déjà « acheté » son étonnant roman *Lu et approuvé*, l'histoire d'Emmanuelle Borgia, redoutable chroniqueuse judiciaire investie corps et âme dans le procès d'un jeune assassin à l'âme sombre et désenchantée d'un Ras-

## « Le roman ouvre des perspectives inexploitées en politique »

kolnikov savoyard. Emmanuelle Borgia mène l'enquête en se plongeant dans les secrets des proches du jeune homme qui vont la faire se confronter par ricochets à ses propres fantômes familiaux, passés et présents. D'un milieu modeste, la jeune femme est mariée à une brillante énarque issue d'un milieu bourgeois conservateur. Cette dernière la renvoie plus ou moins implicitement à ses origines quand cela lui est nécessaire, recréant en cela des schémas de domination identiques à ceux que connaissent les couples hétérosexuels. Enceinte et peu certaine de vouloir le rester, Emmanuelle Borgia est « dans cette espèce d'obligation de polyphonie

intérieure pour avancer et trouver sa place », comme le résume l'auteure. Le roman, habilement constitué de plusieurs strates, permet d'aborder les thèmes très contemporains des rapports de classe insidieux, de la place des lesbiennes dans la société et enfin d'évoquer avec force la question de la grossesse désirée ou non, selon les aléas sentimentaux de couple.

Longtemps engagée en politique auprès de Raphaël Glucksmann dans le mouvement Place Publique, puis auprès d'Anne Hidalgo, la jeune femme a définitivement rompu avec le militantisme pour se consacrer à l'écriture. Un nouvel engagement risqué, qui réussit plutôt à cette boulimique de lectures. « La politique, me dit-elle, fonctionne uniquement avec des objectifs à très court terme. Le fait d'être dans l'immédiateté permanente obère toute perspective de changements dans la société. Le triomphe de la communication politique met désormais de côté les personnes les plus profondes, les plus réfléchies, pour valoriser celles surfant sur une émotion de façade très superficielle. Le roman, lui, ouvre des perspectives inexploitées en politique aujourd'hui. Sa capacité à transformer nos imaginaires reste un immense avantage sur la politique ». Ainsi parlait Diana Filippova. Vive le roman donc ! Nous votons pour.

**RIEN N'EST PLUS GRAND QUE LA MÈRE DES HOMMES**  
Editions Albin Michel,  
298 p., 20,90 €





# CHATELET!

# PEER

**DU 7  
AU 16  
MARS  
2025**



DE  
**HENRIK IBSEN**

MUSIQUE  
**EDVARD GRIEG**

TEXTE FRANÇAIS  
ET MISE EN SCÈNE  
**OLIVIER PY**

DIRECTION MUSICALE  
**ANU TALI**

**ORCHESTRE DE  
CHAMBRE DE PARIS**

# GYNT

Photo © Thomas Anselme - Direction artistique : Bas Design - Réalisation : com un poisson dans l'eau - Liens : N° L-P-21-4096 / L-R-21-4060 / L-R-21-4059

Le Monde

philosophie

Society

châ-  
te-  
let  
THÉÂTRE MUSICAL  
DE PARIS

TRANSFUCE

france  
musique

VILLE DE  
PARIS



## Fact check-up

De quoi tout le monde parle en ce moment ?  
De fact-checking, de « fausses opinions »,  
de fausses informations...  
Qu'en est-il dans le monde de l'art ?

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

**A**u retour de la trêve de Noël, je reprends le fil de mes e-mails et, comme à l'habitude, je m'attends à une vague de communiqués annonçant les nouvelles expositions de l'année 2025. Inévitablement, les termes désormais incontournables du vocabulaire de l'art contemporain sont mis à toutes les sauces, tous médiums confondus. Autant dire qu'il est souvent difficile de se faire une idée de ce dont on parle réellement, tant les descriptions semblent uniformisées dans un même écosystème lexical. Reviennent les termes « inclusion », « décloisonnement », « déconstruction », « porosité », « frontière », « intersectionnel », « fluidité », « laboratoire » etc. Ces mots sont parfois utilisés à bon escient car ils ont un sens dans le dictionnaire, mais à d'autres endroits, c'est moins évident. Ils deviennent même une sorte de sésame pour initiés de l'art contemporain indiquant ce qui doit être absolument vu, des confettis idéologiques éparpillés façon puzzle. À l'instar de cette artiste dont la pratique aborde « des sujets liés notamment à l'identité, à la mémoire, au langage, au rituel, au vivant, à la condition féminine, à la spiritualité et à l'écologie ». N'en jetez plus ! Ailleurs, on nous promet un « parcours d'exposition décloisonné et poreux » - mais qu'est-ce que cela signifie réellement ? Ah, et oui, tout se niche aussi « entre l'intime et le politique ». J'ai aussi reçu une invitation pour une conférence consacrée à « un panorama subjectif des luttes et des réflexions anti-validistes au travers de l'histoire de l'art ». Sans autre explication, je me suis donc dit que cela abordait probablement la question de la représentation du handicap dans les œuvres d'art. Pourquoi pas. Ce sujet peut en effet être passionnant. Mais ce qui m'a un peu étonnée, c'est l'illustration : une photographie de la *Vénus de Milo* qui, évidemment, en tant que fragment archéologique, n'a plus ses bras... Ce qui n'a donc, a priori, rien à voir avec le propos. Où classer cette information ? Est-ce faux, une manipulation, une erreur, une opinion ? Ou encore cet autre extrait d'une présentation d'exposition souhaitant mettre en lumière les réflexions des artistes issus des diasporas et souhaitant la remise en cause du système dominant occidental afin de trouver une autre vision du monde : « Les logiques néolibérales et le capitalisme ont sans aucun doute été marqués par le désespoir. Ce désespoir émerge d'un récit dominant qui n'offre aucune alternative au système – le fameux T.I.N.A. (There Is No Alternative) de Margaret Thatcher – mais il est aussi la conséquence d'une pensée critique qui, dans sa célébration de l'autoréflexivité

finit par renforcer l'enfermement épistémique et esthétique de la modernité eurocentrique. » Le tout se référant dans un langage grotesque au modèle radical des zapatistes pour sortir la création artistique d'une vision univoque issue de la domination coloniale. Ceci ne prédisant peut-être en rien la qualité de l'exposition, ni celles des œuvres, mais semblant particulièrement compliqué à appréhender pour une exposition devant s'adresser d'abord au grand public.

Le vocabulaire et la pensée anthropologiques et universitaires inondent aujourd'hui l'art contemporain se donnant pour mission de redéfinir les contours et la vision de l'histoire de l'art. Le résultat ? Une polarisation de plus en plus accrue entre art dit de l'impérialisme occidental et l'art dit du Sud Global. Ce dernier, longtemps invisibilisé et peu considéré, sort aujourd'hui de l'ombre et devient à son tour un *soft power* puissant. En témoigne la liste du très scruté « Power 100 » publiée chaque année par *Art Review* et qui place cette année en première position des personnalités les plus influentes du monde de l'art Cheikha Hoor Al Qasimi, fille de l'émir de Sharjah, un des sept Émirats arabes unis, présidente de la Sharjah Art Foundation. Créée en 2009, celle-ci est devenue le pilier central des cultures décentrées et non occidentales, notamment à travers sa Biennale, créée en 2011 qui attire artistes, curateurs, critiques et figures muséales éminentes du monde entier. Dans son nouveau livre *Figure(s) de l'art contemporain, des esprits conquérants*, Nathalie Obadia a choisi – avant même le classement d'*Art Review* – Cheikha Hoor Al Qasimi parmi les 24 personnalités les plus importantes dans la redéfinition de l'art contemporain de ces dernières décennies. La galeriste décrit parfaitement la montée en puissance de la jeune femme, mais alerte également : dans l'émirat réputé éclairé de Sharjah « règne une monarchie absolue régie par la charia ». À ce titre, comment les valeurs d'inclusion prônées par le milieu de l'art pourraient-elles alors librement s'appliquer ? « La diffusion de l'art ne peut être indépendante des intérêts religieux et politiques de l'émirat », souligne Nathalie Obadia. La culture comme écran de fumée à la réalité d'un pouvoir ultra-conservateur ? Et servant aussi d'arme politique et militante, bien au-delà des préoccupations artistiques, ce dont témoigne le discours inaugural de Cheikha Hoor « où elle n'est plus coiffée du traditionnel voile mais porte sur ses épaules le keffieh en soutien aux revendications des Palestiniens », poursuit Nathalie Obadia. Ainsi, c'est bien le champ curatoriel, avec son vocabulaire et ses termes, qui prend le pouvoir aujourd'hui dans le milieu de l'art, diffusant une pensée souvent très engagée et partisane. La galeriste parisienne voit bien Cheikha Hoor prendre prochainement la direction artistique de la Biennale de Venise ou de la Documenta... Aujourd'hui, on pointe du doigt des endroits tels que X, espace de propagande démoniaque et non inclusif, alors qu'on ne dit mot sur d'autres espaces tout aussi problématiques, comme on vient de le décrire. En d'autres termes, on appelle à l'inclusion ici, mais on tolère l'exclusion là où elle est institutionnalisée.





# CINÉ · CONCERT LUBITSCH

20.02.25, 20H  
PHILHARMONIE DE PARIS

*Quand j'étais mort* et *La princesse aux huîtres* d'Ernst Lubitsch  
Musiques originales d'Oren Boneh et Martin Matalon

Ensemble intercontemporain  
Martin Matalon, direction  
Dionysios Papanikolaou, électronique Ircam

En partenariat avec l'Ircam-Centre Pompidou

Informations et réservations :  
[ensembleintercontemporain.com](http://ensembleintercontemporain.com)

E N S E M B L E  
- I N T E R · -  
· C O N T E M ·  
- P O R A I N -



ircam  
Centre  
Pompidou





# CHRONIQUE

## La déchéance d'un écrivain fait partie de son œuvre

DÉBAT OUVERT

PAR NATHAN DEVERS

*Il ne rêvait plus que de paysages  
et de lions au bord de la mer,*  
Gérard de Cortanze

Albin Michel, 320 p., 22,90 €

**R**econnait-on un artiste qui s'apprête à mourir ? Un an avant la sienne, Hemingway est au sommet du bonheur qu'on puisse souhaiter à un auteur. Il habite en « dieu vivant » à Cuba, ce paradis dont l'atmosphère irrigue secrètement son œuvre depuis des décennies. Reclus à la Finca Vigia, cette ferme mythique qui contient tant de lui, il partage ses journées entre l'écriture matinale, la concoction de cocktails, les grandes discussions avec Mary, la pêche et les soirées à la Florida, son bar préféré de La Havane. Au faite de sa gloire depuis que le succès du *Vieil homme et la mer* lui a valu d'être auréolé du prix Nobel, il peut s'adonner librement à la réécriture de ces notes qu'il avait prises du temps de sa jeunesse « invulnérable » : un livre sur cette « fête mobile » que représentait le Paris des années 1920...

D'où vient que le bonheur est une malédiction pour la littérature ? Par quelle alchimie inversée le succès d'une existence se mue-t-il en acide qui ronge la création ? Quelles failles, quels instincts d'autodestruction un auteur doit-il sublimer pour trouver la beauté ? Que se passe-t-il lorsque ces pulsions échappent à son contrôle ? Telles sont les questions, universelles et noires, que pose Gérard de Cortanze dans son dernier livre, *Il rêvait de paysages et de lions au bord de la mer*. Lui dont l'œuvre si prolifique explore tant d'univers dissemblables – du réalisme magique à l'Europe du XII<sup>e</sup> siècle, de sa généalogie familiale à la peinture –, et qui a déjà consacré deux ouvrages à Ernest Hemingway, voici qu'il a choisi de retracer les derniers mois de cet écrivain qui l'obsède.

Extrêmement documenté, mais laissant une place centrale au pouvoir de l'imagination, son récit peut se lire comme celui d'un voyage inexorable, menant du zénith au crépuscule fatal. Dès les premières pages, le lecteur devinera que quelque chose ne va pas. Chaque matin, en se mettant au travail, Hemingway s'engage dans une bataille qu'il ne maîtrise plus. Après s'être mesuré à Tourgueniev, voici qu'il veut rivaliser avec Tolstoï, mais ce combat dépasse ses forces. Ivre de rage contre les « fans » qui perturbent sa retraite en tentant par tous les moyens de le rencontrer, il passe son temps,

entre deux cocktails très chargés, à héler le fantôme de son chien. Dans cette Cuba de la révolution, encore marquée par la chute du régime de Batista, il a l'impression qu'un charme s'est rompu : outre que l'Amérique voit sa présence à la Finca d'un mauvais œil, il pressent que les nobles idéaux invoqués par le nouveau régime ne l'empêcheront pas de commettre autant d'abus que le précédent. Et puis il y a surtout ce visiteur étrange : cet homme au Borsalino qui fait irruption dans son bureau, sur son bateau de pêche, à peu près n'importe où. Ce personnage a beau prétendre émaner de son œuvre, Ernest le soupçonne d'être un agent de la CIA. Quand Mary lui garantit que ce sont des hallucinations et qu'il détruit toutes les femmes qu'il aime, il fulmine de plus belle. Tels sont les ingrédients d'une descente aux enfers qui le mènera d'abord en Espagne puis dans une clinique où il subira d'iniques séances d'électrochocs – jusqu'à ce tragique jour de juillet où il se suicide avec son fusil préféré.

Outre que les références inter-textuelles dont il est pénétré lui confèrent une dimension métalittéraire, c'est peut-être parce qu'il a pris le parti de dépeindre l'envers de sa légende que le livre de Gérard de Cortanze constitue la meilleure porte d'entrée vers l'œuvre d'Hemingway. Dans mon cas, je dois avouer que cet auteur m'inspirait une sorte de répulsion. Allez savoir pourquoi, son œuvre me rebutait : tel professeur d'anglais, en khâgne, qui n'était jamais aussi ennuyeux que lorsqu'il commentait le virilisme de ses nouvelles ? Tel mondain des lettres parisiennes qui a une manière tellement pontifiante d'évoquer la statue du grand homme ? Ou bien, tout simplement, un style qui me rendait rétif ? Peu importe : les haines esthétiques reposent toujours sur des malentendus. Et je dois à Gérard de Cortanze d'avoir dissipé celui-ci. Car le Hemingway qu'il met en scène, tenant davantage du spectre shakespearien que de l'image d'Épinal, ne déploie sa légende que pour la porter à son point de bascule : s'il devient mythique au cours de ce Requiem littéraire, c'est pour être devenu le casseur de sa propre idole.





© Frédéric Nauzyciel

# JULIUS CAESAR

TEXTE DE WILLIAM SHAKESPEARE

## ARTHUR NAUZYCIEL

### 6 > 15 MARS

Infos et réservations : [lesgemeaux.com](http://lesgemeaux.com) – 01 46 61 36 67



# CHRONIQUE

## L'Émir Abdelkader, les Lumières d'Orient

LECTURE VAGABONDE

PAR OMAR YOUSSEF SOULEIMANE

*Abd El-Kader  
L'Arabe des Lumières  
de Karima Berger*

Albin Michel, 288 p., 22 €

**E**n ces temps troublés où les crispations identitaires dominant, la figure d'Abdelkader (1808-1883) se dresse comme une lumière intemporelle. Humaniste engagé et mystique inspiré, l'Émir algérien transcende les frontières culturelles et religieuses. Dans son ouvrage, Karima Berger offre bien plus qu'une biographie : elle compose un récit littéraire et intime qui dialogue avec le présent, révélant l'universalité et l'actualité de cet homme hors du commun.

Abdelkader, chef de la résistance, incarne le courage et la dignité face à l'envahisseur. À travers ses batailles, il sut non seulement rallier des tribus divisées, mais aussi défendre des idéaux de justice et de liberté. Mais l'histoire ne s'arrête pas là : capturé et emprisonné en France, il impressionne ses geôliers par son esprit chevaleresque et sa noblesse d'âme. Tout cela fait partie d'un parcours unique de l'Émir : « Quinze ans de lutte en Algérie contre la première armée du monde, cinq ans d'emprisonnement en France, trente-six ans d'exil en Orient musulman (Syrie). Ce faisceau d'événements l'installe en ces années 1830-1883 au cœur d'un parcours que nul homme d'Islam n'avait connu avant lui. »

À Damas, Abdelkader devient un médiateur lors des conflits intercommunautaires. En 1860, face à des massacres menaçant la population chrétienne, il mobilise son autorité pour sauver des milliers de vies. Ce geste, salué par l'Occident et le monde arabe, témoigne de sa foi en une humanité transcendante, au-delà des clivages religieux ou politiques.

Mais si Abdelkader était engagé pour la paix, c'était parce qu'avant tout il était un mystique. Nourri par les enseignements du philosophe soufi Ibn 'Arabî, poète et grand maître du soufisme, célèbre l'unité divine en toute chose, voyant dans chaque être une manifestation unique. À travers cette philosophie, Abdelkader adopte une vision spirituelle fondée sur l'universalité de la présence divine. Pour lui, Dieu se manifeste dans

toutes les créatures, ce qui impose respect et humilité envers toute forme de vie. Est-ce par hasard que tous les deux soient enterrés à Damas ?

Karima Berger explore cette dimension avec profondeur, rendant accessibles les concepts subtils du soufisme. Elle met en lumière le lien entre la quête intérieure d'Abdelkader et son engagement dans le monde. Cette spiritualité active, à la fois méditative et incarnée, éclaire sa posture éthique et ses choix de vie. Elle met en lumière le lien entre cette capacité d'Abdelkader et son prénom : *Abd* signifie servent, *Kader* dessine le tout-puissant. Cet homme était le « servent de celui qui peut tout ».

Abdelkader admirait les Lumières occidentales et leurs valeurs de raison et de progrès. Toutefois, il mettait en garde contre le risque d'une civilisation fondée uniquement sur la rationalité. Pour lui « l'Orient et l'Occident dansent dans un mouvement de balance, une oscillation perpétuelle qui va du centre vers l'horizon, du ciel à la terre, du mal au bien, de l'obscurité à la lumière. »

À travers son œuvre et sa vie, Abdelkader nous invite à ne pas oublier la richesse de la réalité intérieure, ce souffle spirituel qui donne sens aux actions. C'est ainsi que Karima Berger établit un parallèle audacieux entre l'Émir et notre époque. Elle montre comment son héritage spirituel et éthique peut inspirer des solutions aux défis contemporains : cohabitation des cultures, quête de sens dans un monde matérialiste, et réconciliation des spiritualités.

Avec ce livre, l'écrivaine ne se contente pas de retracer le destin extraordinaire d'Abdelkader. Elle offre une réflexion sur l'héritage humain qu'il nous lègue. Plonger dans cet univers, c'est découvrir un homme qui fut, selon les mots de l'autrice, « notre contemporain » : un modèle d'intégrité, de sagesse et d'espérance pour aujourd'hui.



# FESTIVAL EVERYBODY

SPECTACLES, PERFORMANCES, CABARET DRAG,  
COURS DE DANSE & ATELIERS...

FESTIVAL SUR LE CORPS  
CONTEMPORAIN

LE  
CARREAU  
DU TEMPLE

DU 14 AU 18  
FÉVRIER 2025

QUATRIÈME  
ÉDITION



Conception graphique : KIBLINO Agence • Lea Magnien • Collectif Love Love

[WWW.LECARREAUDUTEMPLE.EU](http://WWW.LECARREAUDUTEMPLE.EU)

VILLE DE  
PARIS

cult.  
news

le Bonbon

MOUVEMENT

NOVA  
100.5 FM

philosophie

TOUS \*  
DANSEURS

TC

TRANSFUGE



# CHRONIQUE

## Une histoire singulière avec les Palestiniens

B.D. PAR T.H.

PAR TEWFIK HAKEM

Peut-on encore éprouver de l'empathie pour les Palestiniens en général, et particulièrement pour les civils qui tentent de survivre dans les ruines enfumées de Gaza, sans risque d'être suspecté d'être du côté obscur de la Force ? Vu la recrudescence des amalgames meurtriers, il ne vaut mieux pas publiquement, surtout quand on s'appelle Tewfik Hakem, par exemple.

Mais qu'Art Spiegelman décide de s'intéresser au sort des Palestiniens, voilà qui devient autrement plus intéressant - et au passage réconfortant. D'abord et avant tout parce qu'Art Spiegelman, lui, est connu : son œuvre et son talent, maintes fois récompensés dans le monde libre (Prix Pulitzer, Prix Will Eisner, Grand Prix Angoulême), en témoignent. Mais surtout parce que personne, mis à part peut-être quelques tarés profonds, ne pourra suspecter l'auteur de *Maus* d'antisémitisme, de haine d'Israël ou de quoi que ce soit.

Ainsi, à la dernière édition du Doc New York Festival, et à l'occasion de la première publique de *Disaster is my Muse* de Molly Bernstein et Philip Dolin, film qui revient sur sa vie et sa carrière (avec l'ami Crumb qui s'invite au dîner, un régal), Art Spiegelman a annoncé qu'il travaillait sur Gaza, avec comme partenaire de choix Joe Sacco, auteur des bandes dessinées documentaires sur les Palestiniens.

Sur ce projet, on ne sait rien à l'heure qu'il est, la rumeur colporte qu'il s'agirait plus d'un manifeste de quelques pages qu'un roman-graphique, le célèbre cartoonist lui s'est contenté de préciser « qu'il serait probablement difficile de trouver un éditeur aux États-Unis, compte tenu de la vague actuelle de censure sur la Palestine dans l'art occidental », avant d'ajouter : « je finirai ce projet ou je mourrai en essayant ».

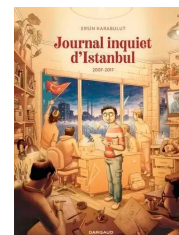
En attendant, on devrait trouver dans nos librairies ce mois-ci, l'album *Gaza* du dessinateur libanais Mazen Kerbaj (Actes-Sud). Survivre sous les bombes israéliennes, Mazen Kerbaj connaît bien ; il s'est même fait connaître comme cela dans le monde de la BD. On se souvient de ce juillet 2006, pendant la guerre des 33 jours menée contre le Hezbollah qui a fait plus d'un million de déplacés. Plutôt que de s'exiler en Europe comme toute sa famille, Mazen Kerbaj avait décidé de rester dans la capitale libanaise. Ouvrant un blog pour y poster quotidiennement des dessins et des textes détaillant sa rage et sa résistance dans un Beyrouth pilonné sans relâche, le jeune auteur de 30 ans avait ému la planète connectée. L'année d'après est sorti en France *Beyrouth juillet-août 2006* (l'Association) qui regroupe ses dessins parus sur son blog. Dans *Gaza*, Mazen Kerbaj reprend le même principe, toujours des dessins noir et blanc et des textes en français, anglais et arabe, et animés par la même nécessité de raconter la guerre

*Journal inquiet d'Istanbul*,  
Ersin Karabulut

Dargaud

*Gaza*,  
Mazen Kerbaj

Actes Sud BD



du point de vue de ceux qui la subissent. Sauf qu'ici, il le fait à partir de Berlin où il vit désormais avec sa famille, donc « avec la culpabilité de savoir qu'on vit dans un lieu sûr », et avec « la culpabilité des Allemands pour le génocide que leurs parents et grands-parents ont perpétrés sur les juifs, et l'incapacité d'émettre la moindre critique politique de l'État d'Israël qui en découle ». Dans un texte édifiant autant qu'émouvant qui clôt le livre, l'auteur libanais raconte son histoire particulière avec les Palestiniens, longtemps mal vus par sa communauté (maronite, chrétienne).

Il n'y a fort heureusement pas de bombes qui pleuvent sur Istanbul, la plus belle ville du monde, mais la vie n'y est pas toujours facile, surtout quand on est dessinateur de presse, comme nous le raconte si délicieusement l'excellent Ersin Karabulut dans son *Journal inquiet d'Istanbul* (Dargaud). Le tome II qui vient de sortir, se concentre sur la période 2007-2017 - une décennie bien mouvementée avec l'arrivée au pouvoir d'Erdogan dont le moins que l'on puisse dire est qu'il n'a pas le sens de l'humour - une tentative de coup d'État militaire, et l'attentat de Charlie vu à partir d'un pays musulman supposé ment laïc. Pour mieux comprendre le monde tel qu'il va et pour ne pas passer à côté de deux grands cartoonists, on vous recommande vivement Ersin Karabulut et Mazen Kerbaj. En attendant le livre de Sacco et Spiegelman.



# Opéra festival de Lyon

Opéra

Direction musicale

**Miguel  
Pérez Iñesta**

Mise en scène

**Pauline Bayle**

**Orchestre,  
Chœurs  
et Studio  
de l'Opéra  
de Lyon**



**Giorgio  
Battistelli**  
**7 Minutes**  
**15 — 29 mars 2025**

  
**MINISTÈRE  
DE LA CULTURE**  
*Liberté  
Égalité  
Fraternité*

L'Opéra national de Lyon est conventionné par le ministère de la Culture,  
la Ville de Lyon, la Métropole de Lyon et la Région Auvergne-Rhône-Alpes.

 **VILLE DE  
LYON**

**MÉTROPOLE  
GRAND LYON**

 **La Région**  
Auvergne-Rhône-Alpes

**TRANSFUCE**

un événement  
**le telerama**

**Les  
Inrockuptibles**

 **franco  
musique**

**JCDecaux**

**10€ → 90€**

**opera-lyon.com**  
**04 69 85 54 54**

Photographie : 8 mars/365° © Eugenio Recuenco - Design : ABM Studio



Clément Beaune

# « Steiner dit que l'Europe est le continent de la raison et du pessimisme »



Ancien ministre chargé des questions européennes, **Clément Beaune** a porté l'élargissement du débat politique avec nos partenaires européens, souhaité par Emmanuel Macron. Pour ne pas se laisser enfermer dans la sacralisation d'un – indispensable – dialogue franco-allemand qui ferait l'impasse sur l'importance grandissante de la voix et des cultures d'une Europe de plus en plus « orientale », depuis 30 ans. Au moment de publier chez Stock sa réflexion sur son expérience gouvernementale, *Je dirai malgré tout que la politique est belle*, il évoque pour nous non pas un livre mais des auteurs qui ont construit sa vision d'une ambition européenne, **George Steiner** mais aussi **Stephan Zweig**.

PROPOS RECUEILLIS PAR LOUIS-DAVID TEXIER

**Q**u'est-ce qui vous a marqué chez George Steiner ?

*Une certaine idée de l'Europe* est la meilleure définition de l'Europe au sens culturel et civilisationnel. C'était un intellectuel exceptionnel avec une vie typique du XX<sup>e</sup> siècle, avec beaucoup d'exils, une famille juive, autrichienne, française, extrêmement érudite. Il définit l'Europe – et c'était pour moi une révélation – par des éléments empiriques mais culturels, de long terme. Les cafés, la culture des cafés, ces lieux de vie, de rencontres amoureuses, d'échanges des idées politiques, d'engueulades, une forme de sociabilité typiquement européenne. Il voit cinq critères pour caractériser l'Europe : les cafés, la marche, car l'Europe est faite de paysages façonnés par l'homme qu'on peut parcourir à pied, contrairement à ce qu'on vit en Inde, en Chine ou aux Etats-Unis ; un rapport à l'Histoire très présent, avec nos noms de rues, nos statues, car on vit entouré de cette mémoire omniprésente, contrairement aux Nord-Américains. Il dit aussi qu'on est un continent de la raison et du pessimisme. Steiner définit l'Europe par la culture, une géographie, une histoire, un projet politique, même si



on peut discuter chaque élément. C'est pour moi l'une des choses les plus intelligentes que j'ai lues.

**Voyez-vous d'autres intellectuels ou artistes mus par cette réflexion européenne ?**

Il y a Stephan Zweig et *Le Monde d'hier*. Zweig, c'est d'abord un style, une description des sentiments faite de suspense, d'attachements, de description sociale, qui sont assez exceptionnels. C'est un bout de culture à lui tout seul. Il y a des éléments de comparaison avec Steiner, une famille juive, cosmopolite, très européenne, qui voyage, très cultivée, même si Steiner arrive plus tard. Il y a aussi ses nouvelles. *La Confusion des sentiments* m'a le plus bouleversé, avec une analyse fine de cette idée des conventions, de la relation maître-élève, de l'homosexualité cachée ou refoulée. Je l'ai lu quand j'étais étudiant, à 20 ans. C'est un livre qui m'a beaucoup marqué. Vienne était alors un bouillonnant centre culturel ouvert sur le monde. Mais Zweig finit sa vie dans le drame du nazisme, suicidé. C'est un Européen qui nous enseigne l'essence même de l'Europe, sa part de gloire et de fragilité. De ce point de vue, il y a une résonnance avec le temps présent. *Le Monde d'hier* est l'une des meilleures descriptions d'une époque. Il incarne ce qu'il y a de très fragile et ce qu'il y a de meilleur en Europe, l'idée d'une ouverture, exigeante sur le plan culturel et intellectuel. Mais une ouverture de confrontation douce, par opposition au nationalisme, au repli, aux petites chapelles, au narcissisme des petites différences, pour reprendre l'expression de Freud. Zweig nous alerte sur la beauté de l'esprit européen.

**Si l'époque est différente, faut-il pour autant être optimiste ?**

Je suis un grand optimiste et je vois dans ces œuvres une grande lucidité et un grand éclairage. J'apprécie aujourd'hui, pour leur ambition intellectuelle et leur dimension européenne volontariste, ancrée dans l'actualité, des auteurs comme Giuliano da Empoli, son *Mage du Kremlin* et surtout son essai sur les *Ingénieurs du chaos*, lui aussi ayant une vie riche d'ambitions multiples, tournées vers la politique puis la littérature. J'aime beaucoup aussi Laurent Gaudé, ses ouvrages d'une grande originalité formelle, poésie sociale, proses marquées par l'actualité contemporaine, sur les attentats récents, ou sa dystopie inspirée de la situation sociale en Grèce, *Chien 51*. Des réflexions très zweigiennes, en somme, nourries de cultures diverses, d'auteurs européens aux origines très variées.

*JE DIRAI MALGRÉ TOUT QUE LA POLITIQUE EST BELLE*  
de Clément Beaune, Stock, 252 p., 20€